

La communauté juive genevoise & La Grande Guerre



Un récit de Jean Plançon

Le 3 août 1914 marque le début de la Première Guerre Mondiale – un des plus sanglants conflits de l’histoire de l’humanité. Si la Suisse est épargnée par les combats, cette terrible tourmente frappe néanmoins de plein fouet la communauté juive de Genève qui abrite un nombre substantiel de familles de nationalité française, ainsi que des réfugiés provenant d’un Empire russe en crise, et qui sont prêts à défendre la patrie des droits de l’homme et ses idéaux universels de liberté et d’égalité.

Le 3 août 1914 marque le début de la Première Guerre Mondiale – un des plus sanglants conflits de l’histoire de l’humanité. Si la Suisse est épargnée par les combats, cette terrible tourmente frappe néanmoins de plein fouet la communauté juive de Genève qui abrite un nombre substantiel de familles de nationalité française, ainsi que des réfugiés provenant d’un Empire russe en crise, et qui sont prêts à défendre la patrie des droits de l’homme et ses idéaux universels de liberté et d’égalité.

Le judaïsme français en 1914

Le judaïsme français compte alors environ 180.000 âmes – dont 70.000 originaires d’Algérie – sans compter plusieurs milliers de coreligionnaires qui résident dans des pays francophones limitrophes, comme la Suisse et la Belgique. Il est à noter que, depuis la défaite de 1870, la perte des effectifs lorrains et alsaciens a en effet été comblée par une forte démographie du judaïsme algérien, mais aussi par l’immigration de 30.000 juifs originaires d’Europe centrale et de l’Empire ottoman. En 1914, la France abrite alors la troisième communauté juive d’Europe occidentale derrière l’Allemagne (480.000 juifs) et le Royaume-Uni (270.000 juifs).

Lors de la mobilisation, 16.000 juifs, résidant dans l’hexagone, sont appelés sous les drapeaux. La plupart sont dirigés vers l’Armée de terre. Ils sont

rejoints par 14.000 coreligionnaires provenant d’Algérie et du Maroc, qui sont incorporés dans les Régiments de Marche d’Afrique, ainsi que dans la Division Marocaine. A cet effectif, s’ajoutent 8.500 immigrés juifs vivant en France, qui s’enrôlent comme volontaires dans la Légion étrangère ; 600 israélites Alsaciens, qui ont déserté l’Armée allemande ; une centaine d’immigrés juifs vivant aux Etats-Unis ; et plusieurs centaines de Juifs russes résidant en Belgique et en Suisse.

Pour ces derniers, leur sacrifice est en bonne partie motivé par l’espoir d’une victoire des Alliés, qui pourrait permettre l’abolition des persécutions que subissent leurs coreligionnaires restés en Russie, en Pologne ou en Roumanie. En effet, bien que ces pays soient engagés aux côtés de la France, leur législation se montre plus que méprisante à l’égard des israélites. Même l’armée les considère comme des « mauvais éléments », ce qui constitue une raison supplémentaire pour rejoindre les rangs des troupes françaises.

Pourtant, la France ne se montre pas toujours aussi bienveillante que cela à l’égard de ses enfants de confession juive. Les israélites russes, mais aussi ceux provenant d’Algérie, sont bien souvent l’objet de vexations antisémites de la part de leurs supérieurs. Si cela ne transparaît pas vraiment dans les régiments réguliers, cela est totalement différent dans la Légion et les régiments de Zouaves où la concentration juive est

importante. Beaucoup de soldats sont déçus par un gouvernement qui ne tient pas compte de leur sacrifice – la bataille de Carency entre le 9 et le 12 mai 1915 fait par exemple 900 morts parmi les volontaires juifs – ; aussi, se rebellent-ils et refusent de poursuivre le combat.

Le 20 juin 1915, 27 légionnaires, dont 11 Juifs et 9 Arméniens, sont traduits devant le Conseil de guerre. Neuf d'entre eux, dont trois israélites russes, sont condamnés à mort pour révolte et refus d'obéissance. Cette affaire aura un impact très négatif dans l'opinion publique, y compris à l'étranger. Critiquée par les Alliés, la France est alors obligée de modifier les conditions de vie de ses soldats.

Les soldats d'origine genevoise

Parmi les soldats originaires de Genève – Français ou Russes – il faut mentionner la présence d'Albert Schwob, le fils du Médecin du Consulat Général de France à Genève – le Dr. Alexandre Schwob. Commandant au sein du 2^e groupe d'Artillerie de campagne d'Afrique, Albert Schwob participe aux premiers combats d'août 1914 qui se déroulent près de Charleroy, en Belgique. Il sera une des toutes premières victimes genevoises de ce conflit en étant tué le 24 de ce même mois.

Roger et François-Joseph Ducret, ainsi que Charles Isaac, incorporés dans les régiments d'infanterie, tomberont aussi au champ d'honneur en 1915, tout comme Léopold Lob et Charles-Eugène Lazaret – respectivement originaires d'Avenches et de Lausanne - qui sont tués en 1916. Paul Lob – originaire de Genève – succombe quant à lui en 1917, et le jeune médecin-major Bernard Schwob – petit-fils du Dr. Alexandre Schwob – il meurt à l'âge de 24 ans, quelques jours à peine après l'armistice, des suites d'une grippe contractée au chevet de ses soldats sur le front près de Troyes.

D'autres auront plus de chance et goûteront à la joie suprême de la victoire.

C'est le cas d'Edmond Flegenheimer, qui fait partie du contingent des volontaires juifs genevois. Incorporé dans la Légion étrangère, il s'illustre durant tout le conflit, ce qui lui vaut, outre deux décorations pour « *actes de courage face à l'ennemi* », d'obtenir la nationalité française. Bientôt, aux termes de son acte de naturalisation, son patronyme s'allège de sa consonnance germanique, pour devenir celui d'un « Bon Français » - comme il aime à le dire. Il s'appelle désormais Edmond FLEG.

David Perzoff, le fils de Nisson Perzoff – le cordonnier russe du boulevard Carl-Vogt -, est incorporé dans la Légion étrangère en 1914. Il reviendra sain et sauf de ce terrible conflit.



David Perzoff
Volontaire juif russe de Genève
Légion étrangère – 1914.

En dehors des hommes qui sont directement engagés dans les combats, il y a aussi parmi ces soldats des aumôniers qui assurent toutes les fonctions liées au culte : ils veillent aux besoins spirituels des combattants, ils assurent des visites auprès des blessés et

des mourants, ils organisent le service religieux lors des enterrements, et bien sûr ils jouent quelquefois le rôle difficile d'intermédiaire entre le Ministère de la Guerre et les familles. Leur engagement sans faille au cours du conflit va être largement salué par la République. Deux d'entre eux seront faits Chevaliers de la Légion d'Honneur et 19 autres seront cités à l'ordre de l'Armée. Six aumôniers israélites, dont deux jeunes élèves rabbins, tomberont malheureusement au champ d'honneur.

Parmi ces aumôniers de grande valeur, il y a Ernest Ginsburger, le Grand Rabbin de Genève en exercice qui, bien que dégagé de toutes obligations militaires (il est français), décide néanmoins de se porter volontaire.



Ernest Ginsburger
Aumônier de l'Armée française.

Incorporé dans le Bataillon des brancardiers au sein du 18^e, puis du 36^e Corps d'Armée, il va s'illustrer tout au long du conflit, en faisant preuve d'un courage et d'une détermination qui, rapidement, forcent l'admiration de l'Inspecteur-Directeur du service de

Santé. Cité à l'ordre le 23 novembre 1917, il reçoit la Croix de Guerre pour « *actes de courage face à l'ennemi* ». Le directeur du service de Santé le propose même par deux fois pour la Légion d'honneur, ce qui sera fait en 1926. Deux ans plus tard, la Belgique reconnaissante à son tour, l'élèvera au rang de Chevalier de l'Ordre de Léopold.



Le Grand Rabbin Ernest Ginsburger

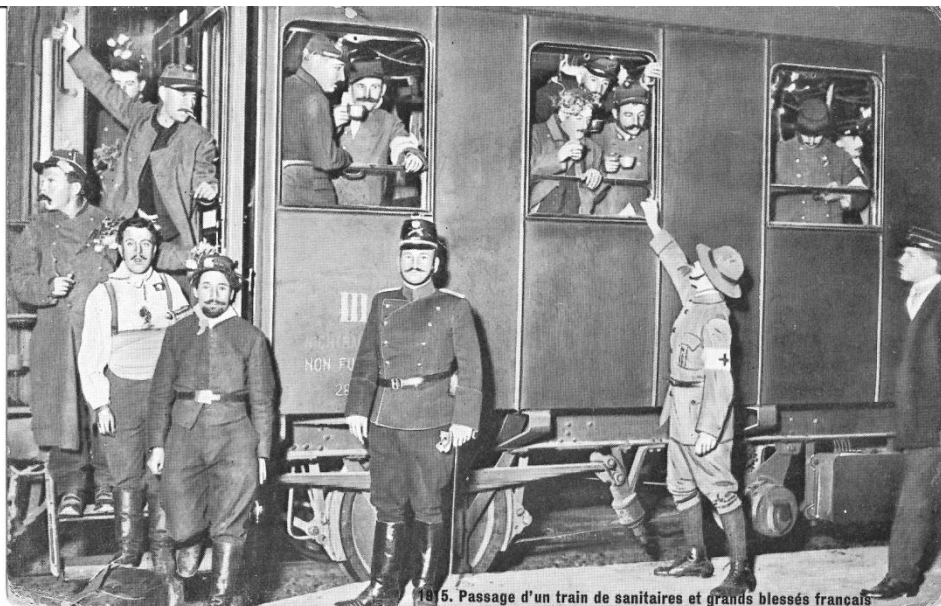
Il est à noter aussi que, parmi ces aumôniers, il y a Salomon Poliakov, le futur Grand Rabbin de Genève qui exercera ses fonctions dans la cité de Calvin de 1933 à 1946. Incorporé dans la 45^e division d'infanterie, il se distingue également à plusieurs reprises lors des combats et reçoit trois citations avant d'être décoré de la Croix de Guerre.

Une communauté qui se mobilise

Comme nous avons pu le voir, dès le début du conflit, la Communauté juive genevoise est appelée à contribuer, aux côtés de la France, à l'effort de guerre. Au-delà des jeunes gens qui partent rejoindre les rangs de l'armée, la

solidarité se matérialise aussi par la générosité même des Juifs genevois qui participent au financement des diverses œuvres de secours et d'entraide qui existent alors. L'*Œuvre Israélite de Secours aux Prisonniers de Guerre* est ainsi créée à Genève en 1915. Cette institution, fondée par Ernest Ginsburger, va permettre d'effectuer la recherche des hommes détenus en territoire ennemi. Efficacement secondée par M. Dreyfus-Picard, membre du Comité de la C.I.G., l'institution va retrouver la trace de nombreux soldats qui sont portés disparus. Plusieurs milliers d'entre eux, dont 650 provenant de la Haute-Marne, vont ainsi bénéficier d'une assistance à distance depuis Genève. Par ailleurs, grâce à l'intervention de Ginsburger, 150 officiers et soldats français vont trouver refuge en Suisse dans des camps d'internement.

Des soldats français, gare Cornavin – 1915



Ils viennent rejoindre les 11.000 soldats français et les 1.400 civils déjà présents sur le territoire helvétique – répartis entre Genève, Lausanne, Aigle Leysin, Montreux, Fribourg, Berne, Lucerne, Interlaken...

A noter qu'une autre association d'entraide est fondée à Genève à la même époque, la *Société de Secours aux Prisonniers Juifs russes*, une institution qui est patronnée par la C.I.G., et placée sous la direction de Mme Turkentaub, mais qui est également subventionnée par M. Raymond Poincaré, Président de la République française.

Comme l'indique Aimé Schwob dans un discours: « Grâce à sa position géographique, grâce à la sagesse de son gouvernement, la Suisse est restée jusqu'ici à l'abri des calamités qui désolent les pays voisins; Genève, berceau de la Croix-Rouge, ne devait pas faillir à son nom, et vous savez combien d'œuvres philanthropiques et de solidarité sont nées et se sont développées dans ce foyer de la charité. [Aussi] nos coreligionnaires ne sont pas restés inactifs. »

La Communauté juive genevoise,

en effet ne chôme pas, et la Caisse de bienfaisance de la C.I.G. est largement sollicitée en cette période de crise. Simon Brunschwig et Joseph Gaismann, qui en assurent la gestion, ne ménagent point leur peine, au point qu'ils sacrifient volontiers leur repos de fin de semaine au

profit des déshérités et autres réfugiés civils. C'est ainsi que chaque dimanche, ils se rendent rue de Berne et rue Calvin où deux « stands » sont montés pour distribuer vivres et secours. Ils sont efficacement secondés par deux coreligionnaires que le « Lien d'Israël » délègue à chaque occasion.

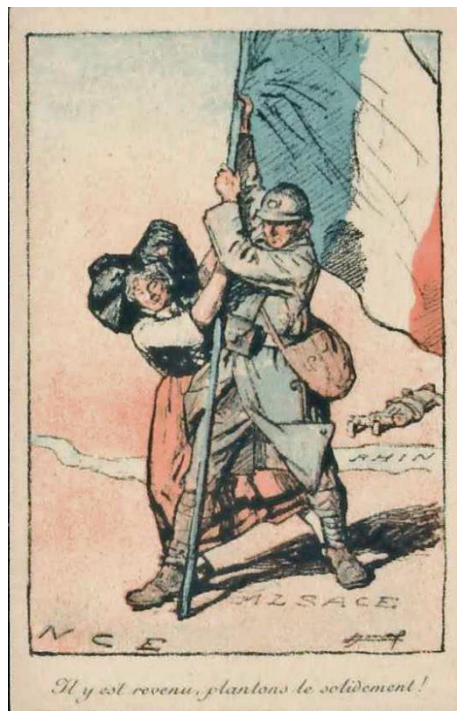
A l'heure du bilan

Le 11 novembre 1918, après quatre années d'une terrible guerre qui aura coûté la vie à 9 millions de soldats et 13 millions de civils, l'armistice est célébré. Pour toute la France, la victoire est bien sûr ressentie comme une véritable délivrance, d'autant qu'elle répare une plaie restée longtemps béante, « une injure » dit même Alexandre Schwob, celle causée par la perte de l'Alsace et de la Lorraine après la défaite de 1870. L'émotion est immense, en particulier chez les Juifs français d'origine alsacienne qui, jadis, ont dû quitter leur terre natale. Ces deux régions sont enfin de retour au pays et Georges Schmoll, président du consistoire du Bas-Rhin, est un des tous premiers à s'en féliciter : « Français au fond de notre cœur, nous n'avons jamais cessé de l'être. Français, nous, israélites de l'Alsace et de la Lorraine, berceau du judaïsme français, jurons aujourd'hui de l'être corps et âme ».

Les israélites français sont désormais convaincus que « l'union sacrée », celle voulue par la République au début du conflit, survivra à la guerre. Leur participation est du reste là pour le montrer. Sur les 40.000 Juifs mobilisés dans l'Armée française, près de 7.000 sont tombés sur les champs de bataille ou sont morts des suites de leurs blessures, soit 17% des effectifs. La proportion est semblable à la moyenne nationale qui est de 1,4 million de tués pour 8,2 millions de mobilisés. A noter toutefois que c'est dans les régiments d'élite que les Juifs subissent les plus fortes pertes (1800 tués), soit 21% du contingent.

Quant aux Juifs genevois qui ont participé à ce premier conflit mondial, nombreux sont ceux qui ne reviennent pas, notamment parmi les volontaires d'origine russe. La majeure partie d'entre eux repose sur le lieu même des combats et seules quelques tombes, au cimetière israélite de Carouge, viennent rappeler le sacrifice de ces valeureux soldats. Sur l'une de ces stèles on pourra lire : « Il est mort en récitant le shema ».

Jean Plançon



« Il y est revenu, plantons le solidement ! »
Affiche de propagande – 1918.

© Jean Plançon, Genève, 2010.

Récit tiré de :

Jean Plançon, *l'Histoire de la Communauté juive de Carouge et de Genève, Volume II, 1900-1946*, Slatkine, Genève 2010.

Philippe-E Landau, « La communauté juive de France et la Grande guerre », in *Annales de démographie historique*, Paris, 2002.